

Christine Montalbetti

Journée américaine

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*« There...
on the stone bridge...
over the pond...*

*waiting for a moon
that never showed,*

*not all was regret.
[...]*

*The train whistle moaned
its ballad with the refrain
that reminds us –
journeys begin...
and journeys end...*

*and that memories
can choose
between beauty
and loss. »*

Nathan Brown

« Là-dessus, dans la seconde moitié de cette manche, le premier batteur des Swallows, Dave Hilton, un jeune joueur américain, nouveau dans l'équipe, a réussi une excellente frappe le long de la ligne gauche. Le bruit aigu de cet impact parfait a résonné dans le stade. Hilton, très vite, a touché la première base et facilement atteint la deuxième. Et c'est juste à ce moment qu'une pensée m'a traversé l'esprit : Tiens, et si j'écrivais un roman? »

Haruki Murakami

1

Donovan pouvait laisser passer des mois sans retourner voir Tom Lee, les retrouvailles se faisaient toujours avec la même aisance, comme si c'était ce jour-là précisément qu'elles devaient avoir lieu.

Tom Lee se levait de son fauteuil en osier comme s'il n'avait pas fait autre chose que d'attendre pour ce moment le bruit du moteur de la voiture de Donovan, comme si ce bruit venait emplir la forme même de son attente, comme s'il en épousait les contours avec la justesse doucement triomphante de la pièce de puzzle qu'on insère dans la figure vacante où elle vient prendre sa place. Il marchait vers le break, sans impatience, avec la sorte de sérénité que donnent les choses qui ont l'air de se produire exactement comme elles le doivent, et la lumière semblait enrober sa silhouette avec facilité, et son visage aussi, dont les pommettes se bombaient avec une bonho-

mie nouvelle, tandis qu'un petit rayon s'en venait fouiller son œil et laissait ricocher dans le brun de l'iris une lueur dans laquelle se concentrait le sentiment qu'il portait à Donovan. Le temps que Tom Lee arrive à la voiture, Donovan s'était extrait du véhicule, et, leurs deux corps se trouvant à même hauteur et face à face, ils se donnaient un *hug* dans la lumière réussie.

Ce vers quoi Donovan roule à présent, ce *hug* (cette accolade) dans la lumière réussie.

L'idée qu'il s'en fait, les silhouettes des deux amis, les pieds dans la terre sableuse, avec à gauche la petite masse groupée sur elle-même du ranch, à droite l'enclos, dans le fond la chaîne des montagnes sur quoi le regard bute, et par-dessus le ciel qui n'en finit pas.

On quitte doucement l'habitat disséminé de la banlieue dans laquelle vit Donovan, les maisons tapies sous les arbres, pour commencer, recroquevillées, comme inquiètes, sous les frondaisons. Tout ici semble avoir été fait pour l'ombre, l'architecture a quelque chose de blotti, et on doit être là, dans ces pièces sombres, comme blotti à son tour, au cœur de la maison rassemblée sur elle-même et qui vous englobe, qui vous tient en son sein.

La lumière du matin vient cogner contre les feuilles, blanche, latérale encore, elle y met des petits

éclats, toc, brûle le paysage de touches de surexposition, comme elle sait faire, nous invitant à cligner des yeux pour ne pas recevoir dans nos rétines les jets de photons corrosifs qui en rebondissent.

Les conditions ont l'air optimales, pour la conduite : on a la route pour soi, chapeauté par son grand ciel où quelques nuages moussent agréablement.

On avance à vitesse américaine, alanguie et tranquille, dans sa voiture automatique, et on peut s'abandonner au confort de l'habitacle, sentir les dimensions exactes, précises, de sa coque autour de soi. La couleur beige qui y règne distille une certaine idée de la douceur, et dans ce volume fermé et protecteur n'éprouve-t-on pas une continuité entre cet habitacle et soi, comme si c'était le milieu dans lequel on avait toujours vécu, comme si, vous pourriez presque dire, on était en gestation dans cette coquille de métal matelassée de moquette beige, assez à l'abri du monde et barbotant dans un doux babil intérieur.

Et là, à l'insu de tous, on peut tout faire, crier, chanter, pleurer tout son saoul, ou rigoler, mais surtout on peut ne rien faire, ne rien faire du tout que d'assurer la pression à peu près constante du pied sur l'accélérateur, et, pour le reste, regarder les paysages qui défilent. On a une bonne, une très bonne raison de rester assis, parce que, dans le

même temps où l'on ne dépense aucune énergie corporelle, on se déplace pourtant : on fricote avec l'action, par le moyen de l'inaction même, et c'est plaisant, cette inaction autorisée, ça déleste de tout, ça rend paisible, on est passif et en même temps dans le mouvement, tout seul comme ça dans les paysages de l'Amérique.

Donovan farfouille dans le vide-poches de la portière, où quelques CD côtoient à la bonne franquette des paquets de bonbons entamés dans un de ces petits bazars personnels que les voitures recèlent, il en extrait trois ou quatre auxquels il jette un regard rapide avant de revenir à la route, glisse le cinquième dans le lecteur, s'arc-boute au volant dans une tension gymnique des bras, cale sa nuque dans l'appuie-tête. On est paré.

Difficile à Donovan de dire quelle a été la première rencontre avec Tom Lee. Ils se sont connus pendant les années d'université, oui, mais le jour exactement, la circonstance, s'est perdue dans les brumes soufrées de la mémoire – celles qu'elle expire, éthérées et anesthésiantes, voyez, avant hop de vous engouffrer l'événement tout engourdi dans un de ses replis.

Il peut arriver qu'une amitié débute sur une manière de coup de foudre, une première image dont

on se souvient, une évidence si fulgurante qu'elle laisse sa marque dans notre mémoire. Mais ce n'est pas nécessaire. La première rencontre n'a pas la fonction fondatrice qu'elle prend généralement dans la relation sentimentale, où on l'oublie d'autant moins qu'on la ressasse, qu'on la répète, en soi-même (n'est-il pas doux d'en rêver, de s'en projeter les images en boucle), à l'autre (surtout dans les débuts, vous vous interrogez mutuellement sur ce que vous ressentiez, à tel moment, comment l'un et l'autre vous compreniez les choses, articulant vos deux points de vue sur la scène dont vous vous enchantez – c'est bien à partir de cette base commune, élaborée à deux voix, qu'on pourra inventer la suite de l'histoire), comme enfin aux autres, à cause de cette question, qui revient parfois, comment vous êtes-vous rencontrés, et il ne faut pas être pris de court, alors, mais ressortir la légende, la scène fondatrice (édulcorée? simplifiée? exagérée?) où, dans l'évidence d'un croisement de regards, toute la possibilité du futur a jailli. De la version amoureusement peaufinée à deux dans les débuts, vous tirez une version officielle plus courte, moins riche en détails, moins indiscreète, que vous donnez en pâture à vos interlocuteurs curieux du petit roman de vos amours, qui l'écoutent l'œil alangui, comme s'ils feuilletaient un récit à l'eau de rose, furtivement, sur un coin de table.

Il peut arriver au reste, je ne dis pas le contraire, que l'on ne tombe pas amoureux l'un de

l'autre à la première rencontre, qu'il faille quelques revirements, quelques ingrédients supplémentaires, pour que l'amour prenne, mais il est très rare alors, il me semble, qu'on ne puisse pas nommer et décrire cette première rencontre. Mieux, généralement, on s'aperçoit que l'amour y avait déjà frappé sans qu'on se le soit formulé ; et ne décrypte-t-on pas alors avec ravissement tous les signes qu'on aurait dû reconnaître et que dans l'émoi on avait oblitérés, tout ce qui couvait et qui donnerait la suite qu'on sait ? Ces significations insoupçonnées, qui s'étaient d'abord dérobées à l'entendement, le délicieux filigrane, le souterrain, qui suivait son cours, et ferait son chemin, mine de rien, tardivement se révèlent, petit cadeau soyeux que vous fait la complexité de l'expérience.

Il n'est nul besoin de cela dans l'amitié, où, au contraire, les débuts s'évanouissent au profit d'une stratification tranquille de la relation.

Les amitiés, oui, commencent d'une manière plus brouillonne, et le souvenir de la première rencontre se perd dans les couches successives des heures passées ensemble. Rien ne réclame vraiment qu'on se la redise l'un à l'autre (quelques scènes plus marquantes, au vrai, plus tardives, serviront mieux la geste de l'amitié (« Tu te rappelles quand... ») que le récit de ces amorces généralement plus ternes et qui ne bénéficient pas encore de l'épaisseur d'une relation que le temps généreuse-

ment étaie). Et n'est-ce pas justement cela, ce qui s'y trouve inextricablement mêlé au temps, ce à quoi le temps donne sa pulpe, qui fait la douceur ferme de l'amitié, qui produit le réconfort spontané qu'on y trouve, la sensation précieuse de solidité, de permanence, ce feuilleté par où chaque nouveau moment passé ensemble (loin de la fragiliser, de la remettre en question, de laisser affleurer la possibilité du pourquoi, de tous les petits doutes qui pourraient vous envahir et vous ronger, comme il advient hélas dans les relations sentimentales; car vous avez sûrement eu l'occasion comme moi d'observer certains couples à la table du restaurant des hôtels, assis l'un en face de l'autre silencieusement, et s'ils se taisent, ce n'est pas, regardez-les mieux, parce qu'ils se tiennent dans une parfaite étrangeté l'un à l'autre, mais plutôt dans un excédent de connaissance, pensent-ils, barbotant dans ce commencement de déception mal négociée; en eux-mêmes, mille pensées peu amènes jouent des coudes pour affleurer à leur conscience qui percent dans leur œil rancunier; sans s'en apercevoir, ils se sont défaits de l'enthousiasme et de l'indulgence pour plonger dans le sentiment de l'insatisfaction, dont ils ressassent intérieurement le déplaisant constat – et voici que le vilain petit spectre de l'ennui plane au-dessus d'eux, tandis que c'est de leur propre insuffisance, je crois, qu'ils font grief à l'autre) l'enrichit. La première rencontre y joue bien peu, si on la compare à cette

fonction-là des strates de temps accumulé, qui en font le liant, l'amidon du temps, si vous voulez, qui épaissit les amitiés, leur donne leur belle consistance.

La première fois où la silhouette de Tom est venue impressionner la rétine de Donovan (laquelle, activant ses cônes et ses bâtonnets, en avait normalement transmis la forme lumineuse au nerf optique et ainsi de suite) a certainement été stockée quelque part dans sa mémoire, mais il est pour le moment incapable d'en extraire le fichier. Il allume une *American Spirit*, tire une bouffée, et est-ce que la texture labile, flottante, des volutes de fumée, leur brume douce, ne coïncide pas avec les images brouillées, mal distinctes, de ces débuts ?

Tout cela s'était fait d'une manière progressive, sans qu'il y paraisse, ils avaient dû se croiser à plusieurs reprises, et de sorte qu'ils s'étaient retrouvés à vadrouiller à deux sur les mêmes pelouses sans avoir rien concerté.

C'était les années chrysalides, car comment les appeler autrement, quand on promenait partout cette forme inaboutie de soi-même, en se demandant bien quelle sorte d'insecte on couvait.

Ils avaient fait partie de cette jeunesse en pleine nymphose qui se traîne sur les pelouses du

campus, végétant dans un état intermédiaire, sans assurance que tout cela conduise à la formation d'un adulte triomphant et complet. Le processus métamorphique lentement s'accomplit, et ils ne se fréquentent qu'entre eux, trouvant plus acceptable alors ce stade où ils n'ont pas l'air de grand-chose. Là, ils s'émulent dans l'inquiétude que ce genre d'état transitoire naturellement éveille quant à l'imaginaire vers quoi, sans la connaître, on se dirige.

Les pelouses et les bâtiments du campus sont comme des boîtes de laboratoire où l'on tient les larves enfermées en attendant de voir quelle forme elles prendront. On les maintient, en somme, en dehors des dangers du monde. Plus tard, oui, on les laissera sortir, elles en franchiront les portes avec leur allure toute neuve, et qui ne se doute pas qu'elle subira encore bien des transformations. D'ici là, même les pelouses semblent autrement faites que les carrés d'herbe qui poussent à l'extérieur du campus. Leur densité, leur petite coupe en brosse, assez soignée, tout en paraît particulier, et la manière dont les pâquerettes et les boutons-d'or en surgissent, avec un air têtue et triste de victimes fatalistes, qui savent qu'elles ne croissent là que pour être arrachées dans leurs discussions par les étudiants qui en feront tourner la tige entre leurs doigts tout en réfléchissant. Nées pour étoiler les parterres de touches blanches et jaunes qui les agrémentent, elles doivent aussi servir de support à

leur rêverie, comme si, de les briser ainsi, de les chiffonner, ou d'en assurer la rotation, en baissant le regard vers elles, en les prenant bien dans le faisceau optique de ce regard, comme ça, tandis qu'elles tournent, fragiles, démunies, courageuses et bucoliques, jolies, idiotes et vaines, on représentait quelque chose, mais quoi, tout ce qui tourne, ainsi, la terre, le monde comme il va, le temps comme il passe, tout ça au bout de ses doigts, concentré dans cette tige qu'on actionne, dans le tournis qu'on impose à la fleurette qui tourbillonne et dans son mécanisme entraîne les pensées de celui qui la tient, en assure le flux, le mouvement continu.

Les personnalités avec lesquelles ils arrivaient sur le campus étaient mal constituées encore, et ils s'allongeaient sur ces pelouses avec dans l'intérieur de leur corps un magma d'idées, une vision flottante et morcelée des choses; et chacun de leurs gestes et chacune de leurs postures ne faisaient que désigner l'inachèvement de leur personne, cette créature en devenir, encore informe, qu'ils étaient.

C'est pourquoi on les maintenait dans cet isolement, avec des airs condescendants, compassés, attentifs. Les professeurs et tout le personnel administratif étaient les laborantins d'un tel univers, et ils scrutaient les larves et les chrysalides avec un

soin professionnel, remplissant de grands dossiers au sujet de chacune, du déroulement de leur vie végétative, des signes d'évolution qui commençaient d'apparaître.

S'étant connus à ce stade nymphal, Donovan et Tom Lee avaient vaguement soupçonné qu'ils étaient en train de couvrir des insectes de la même espèce, et ils s'étaient donné un coup de main pour évoluer ensemble vers la forme qui leur paraissait la meilleure pour eux.

Et ils avaient vu passer les saisons, jaunir les feuilles des arbres sur le campus, le terrain de sport se couvrir d'un enduit de neige, et les fleurs des champs vous repousser tout ça pour éclore sur les pelouses dont, déchaussés, et le regard perdu dans le remous de pensées lancinantes (qui avaient trait au sexe, comme à la littérature, et à l'idée, normalement anxiogène, d'avenir), ils tortillaient les brins, les arrachaient, les suçotaient, ou en vérifiaient l'effet chatouillant sur la voûte plantaire l'un de l'autre, sans autre intention que celle d'éprouver qu'après tout cette pelouse avait été faite pour eux et non l'inverse.

Et les mille questions qui empêchent de jouir tout à fait du présent, oui, ils y pensaient le jour, dans la lumière trop crue qui battait les pelouses et les corps qui s'y reposaient, comme ils y pensaient

le soir, assis sur un banc, sous le grand dais marine des nuits, car c'était ce qu'ils faisaient, se tenant côte à côte sur leur petit radeau de bois au milieu de la mer (soudain plus calme, apaisée, juste une brise douce qui en faisait frissonner la crête des vagues minuscules que la lune argentait) des possibles.

C'était devenu une sorte de rite, les conversations sur le banc, sous la lune, les pieds posés sur l'assise, et les fesses sur la tranche du dossier, et ils menaient là d'autres conversations que sur les pelouses diurnes, et leurs silences aussi contenaient d'autres rêveries.

Le jour, vautrés dans l'herbe, les yeux fourrageant l'entrelacs des brins ou fichés dans les nuages mobiles qui passaient au-dessus d'eux, ils remuaient l'idée précaire et incrédule des futurs, et l'énigme des filles, dont chaque acte et chaque phrase peuvent être soupesés longtemps à la recherche de ses sens cachés, de la portée sentimentale qu'on voudrait y dénicher ; et ils interprétaient sans fin dans la lumière brutale des après-midi, pendant que le ciel au-dessus variait les configurations nuageuses et vous donnait l'idée des courants venteux, tour à tour de la vitesse et du calme, de la liberté (que l'imagination ne peut manquer d'associer à la vitesse) ou du répit (dans le grand déploiement des bleus tendres), et, au fil de ces variations, de la volupté inquiète des changements.

Et le soir, toujours assis de cette même manière inconfortable, avec le frisson des feuilles, l'astre qui chapeautait différemment la scène en fonction des figures qu'il traçait dans son coin de page, et les spectres opaques des bâtiments qui mimaient les architectures des passés de l'ancien monde, ils vivaient des moments plus intérieurs.

Parfois, Donovan s'absentait pour aller chercher sa guitare, et il revenait jouer quelques airs, comme ça, à son ami, dans la nuit universitaire.

Il en extriait des accords qui semblaient sortir de la rosace comme des lapereaux sous les doigts d'un prestidigitateur, et ces accords, comme l'auraient fait ces bestioles, se précipitaient vers les pelouses, où ils disparaissaient.

Tom Lee les regardait surgir et puis disparaître, les uns après les autres, en un cycle dont les doigts de Donovan assuraient le fonctionnement. Autour d'eux, les feuillages des érables bruissaient encore, les pelouses s'étendaient infiniment, dans lesquelles les bâtiments étaient plantés tels des fanions, et des nuages fins et transparents comme des voiles passaient et repassaient devant le ventre rond et blanc de la lune, comme dans une danse aguicheuse qui continuerait de s'effectuer machinalement dans le fond sombre d'un club.